

"L'EXPOSÉ DU MOI(S)"

Rendez-vous avec une personnalité du monde de l'Ecole. De formation pédagogique, psychologique, sociologique, philosophique..., elle décrit son parcours intellectuel et l'évolution de ses centres d'intérêt professionnels. Elle répond également à cinq questions choisies par elle dans une liste d'une trentaine de sujets relatifs au contexte scolaire. Une manière de mieux comprendre un itinéraire à chaque fois singulier et des choix justifiés par une histoire.

Bernard CHARLOT, professeur en sciences de l'éducation à l'Université Paris 8 Saint-Denis

Itinéraire professionnel

J'ai fait d'abord des études de philosophie. Je suis passé par l'École normale supérieure de Saint-Cloud. Ce qui a motivé le fait que je devienne enseignant, c'est de pouvoir me faire payer une partie de mes études, comme beaucoup de professeurs d'origine populaire de ma génération.

Ensuite, je suis parti comme militaire et comme je n'avais pas trop envie d'aller à la caserne, j'ai demandé un poste en coopération en Tunisie où on m'a nommé à l'université dans le département des sciences de l'éducation qui venait d'ouvrir. En fait, j'ai dû tout apprendre au fur et à mesure que je formais mes étudiants. En rentrant en France, j'ai demandé une place comme professeur de psychopédagogie dans une école normale et dans le centre de formation de professeurs de collègues annexé à cette école, au Mans.

Simultanément, je faisais de la recherche hors équipe et hors cadre officiel, en publiant plusieurs livres et une quarantaine d'articles. En 1985, j'ai passé une thèse d'État sur travaux qui s'intitulait déjà "Du rapport au savoir". Ce concept n'était pratiquement pas utilisé à l'époque. J'ai eu mon premier poste universitaire en 1987, à Paris 8, et immédiatement j'ai créé l'équipe de recherche ESCOL (Éducation, Socialisation, et Collectivités Locales).

Au départ, j'ai travaillé sur les politiques d'éducation, plutôt dans une perspective issue des sociologies de la reproduction. Ensuite, je me suis intéressé à la sociologie du travail, tout simplement parce que dans mon premier livre, "La mystification pédagogique", j'avais essayé de montrer qu'on occultait systématiquement la division sociale du travail derrière de grands discours sur l'Homme déconnectés des réali-

tés sociales. A la fin du livre, je parlais déjà d'une pédagogie sociale qui était à construire.

Après un deuxième livre écrit avec Madeleine FIGEAT, "L'école aux enchères", je me suis demandé depuis quand tout cela existait et donc je me suis tourné vers l'histoire. Cela a donné un gros livre, écrit également avec M. FIGEAT: "Histoire de la formation des ouvriers".

Du social à la singularité

Philosophie, sociologie du travail, histoire: à travers l'histoire, j'ai découvert la dimension de singularité des phénomènes. Cette dimension troublait un peu mes options marxistes proches de la sociologie de la reproduction. J'ai donc commencé à travailler sur les rapports au savoir. J'ai parlé d'abord de "rapport social au savoir" puis de "rapport au savoir", qui reste évidemment social mais j'insiste maintenant sur la dimension de la singularité, qui ne s'oppose pas à la dimension sociale mais se conjugue avec elle.

Depuis le début des années 90, je mène en parallèle des recherches sur deux axes. D'une part, sur les politiques d'éducation, fondamentalement sur leur territorialisation et notamment sur les zones d'éducation prioritaires. D'autre part, sur la question du rapport au savoir en milieu populaire. À travers ces deux thèmes, je réinvestis beaucoup de ma formation philosophique, historique, en sciences de l'éducation, en sociologie (dont la sociologie du travail): tout cela me permet de ne pas me définir à partir d'une discipline mais plutôt à partir d'une préoccupation de recherche autour de l'échec scolaire en milieu populaire. J'ajouterai que je suis resté marxiste, mais d'un marxisme peut-être plus proche de MARX, soucieux de l'histoire, de la praxis, de la question de l'idéologie. J'y ajoute une question qui reste pour moi le point obscur des théories marxistes: la question du sujet, de la subjectivité.



Des influences multiples

Si je devais citer des personnes qui ont marqué mon parcours, il y aurait Georges CANGUILHEM (qui a dirigé mon mémoire de maîtrise), le grand épistémologue contemporain des sciences, l'héritier direct de BACHELARD. Il nous a appris à travailler les concepts dans leur histoire. J'évoquerai aussi Georges SNYDERS qui dans les années 70, à l'époque où était dominante la réflexion sur le pouvoir, le désir et l'institution, rappelait obstinément la question du savoir et de la culture. A ces deux noms, il faudrait évidemment ajouter d'autres grands: MARX, FREUD, VIGOTSKY, WALLON et évidemment BOURDIEU.

Continuités et ruptures

La principale continuité qui marque mon parcours professionnel est celle du thème de mes recherches et cette continuité est enracinée aussi dans ma vie. Mes parents sont de milieu populaire et finalement, dans mon travail, j'essaie de comprendre ce qui m'est arrivé et ce qui est arrivé à ces enfants de milieux populaires nés dans les années 40 et 50 et qui sont devenus enseignants. Alors que les sociologies de la reproduction nous apprennent que les enfants de milieu populaire ne réussissent pas à l'école, comment se fait-il que nous soyons là, à l'université, en train d'écouter ces sociologies? Quelque part, nous sommes une question posée à ces sociologies. Donc il y a bien un lien entre les thèmes que je traite et l'histoire qui a été la mienne.

Cette continuité de thème est liée aussi à des engagements socio-politiques: je n'ai jamais appartenu à aucun parti politique, j'ai été militant syndical dans différents endroits - toujours plutôt entre extrême gauche et gauche -, j'ai un moment été compagnon de route du Groupe Français d'Éducation Nouvelle, je suis engagé actuellement dans les luttes contre les discriminations et dans la défense des sans-papiers et je suis conseiller municipal de Saint-Denis.

S'il y avait une rupture importante, ce serait celle-ci: je suis entré dans le traitement de ces problèmes par la question collective, celle de l'inégalité sociale, et j'ai de plus en plus mis l'accent sur le fait que les sujets, s'ils sont des sujets sociaux, sont aussi, tous, des sujets singuliers. Cette irruption du thème de la singularité dans ma pensée à la fin des années 80 va approfondir quelque chose qui travaille tout ce que j'ai écrit depuis le début: la question des contradictions, qui reste, pour moi, un axe épistémologique, théorique et méthodologique fondamental. Je crois qu'actuellement, pour produire de l'intelligibilité sur les phénomènes dont nous essayons de rendre compte, nous devons les penser en termes de contradiction et d'hétérogénéité. Ce qui m'aide pour penser ce qui se passe sur le terrain actuellement, dans les quartiers populaires français, c'est l'hétérogénéité des logiques. Les logiques des élèves des milieux populaires et celles des enseignants sont complètement hétérogènes. Cela engendre une incompréhension profon-

de, tant chez les enseignants que chez les élèves, qui est une des sources importantes de la violence. Les différences de logiques sont telles que les processus de négociation laissent la place à la violence, physique, verbale, institutionnelle.

Et demain?

Actuellement, j'accentue la dimension internationale de ce que je fais. Je viens de terminer le pilotage d'un rapport international sur la question du rapport au savoir, qui paraîtra bientôt en livre. J'ai sollicité deux équipes brésiliennes, une équipe tchèque, une équipe tunisienne et ma propre équipe pour qu'on fasse le point sur cette question dans différents pays. Je suis également engagé dans un livre collectif sur Migration et éducation, avec des Brésiliens, des Cubains et des Japonais.

Nous effectuons aussi un travail - mais je ne sais pas s'il aboutira - sur le rapport au savoir en maternelle. C'est là que tout commence en quelque sorte. Mais c'est très difficile, notamment sur le plan méthodologique.

Et puis, je voudrais revenir un peu du côté de la philosophie, plus précisément de l'anthropologie philosophique, en réfléchissant sur ce triple processus indissociable qui constitue l'éducation: l'hominisation-humanisation, la socialisation et la singularisation-personnalisation. Il y a là une réflexion à mener.

Cela m'intéresserait aussi de reprendre la question de l'évolution de l'éducation, non seulement dans la France contemporaine mais aussi dans d'autres pays. La question de l'éducation n'est plus du tout la même en 2001 qu'en 1950. Pourquoi, dans la tête des élèves, celle de leurs parents, celle des politiques, l'éducation est-elle aujourd'hui réduite à "avoir un métier, le meilleur possible"? Qu'est-ce que cela nous apprend sur nos sociétés, quel avenir cela dessine pour ces sociétés, pour notre monde et nos cultures, peut-être pour l'espèce humaine?

Bibliographie choisie

CHARLOT B., *La Mystification pédagogique*, Payot, Paris, 1976.

CHARLOT B., *L'École en mutation*, Payot, Paris, 1987.

CHARLOT B., BAUTIER E., ROCHEX J.-Y., *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs*, Armand Colin, Paris, 1992.

CHARLOT B., *Du Rapport au Savoir. Éléments pour une théorie*, Anthropos, Paris, 1997.

CHARLOT B., *Le rapport au savoir en milieu populaire. Une recherche dans les lycées professionnels de banlieue*, Anthropos, Paris, 1999.